

Hubert Hervé

In nomine patris

Éditions Mané Huily

ed@manehuily.com

<https://www.editionsmanehuily.com/>

979-10-96468-74-4

DU MÊME AUTEUR
aux Éditions Mané Huily

Émile Lacontelli :

Les cassures infantiles, 2012, 2021

In nomine patris, 2013, 2019, 2022

La souillure de l'hermine, 2014

La Chimère, 2015, 2021

Les égarées, 2016

Cette vie qui dure l'espace d'un cri, 2017, 2020

Le retour des Marie Morgane, 2018

Un rai de soleil sur le flot glacé, 2019, 2022

Un dernier bruissement d'ailes, 2020

La fille au chapeau rouge sur la route enneigée, 2022

Récit :

Condamné au secret, 2016

Chroniques ordinaires de la vie rennaise :

Oscar, 2014

Claire, 2019

Hubert Hervé

In nomine patris

Roman

*Comprenne qui voudra
Moi mon remords ce fut
La malheureuse qui resta
Sur le pavé
La victime raisonnable
À la robe déchirée
Au regard d'enfant perdue
Découronnée défigurée
Celle qui ressemble aux morts
Qui sont morts pour être aimés*

Paul Éluard

Avertissement de l'auteur

« Ce livre est un roman, c'est à dire une fiction. Même si des événements similaires ont eu lieu et ont pu m'influencer, les personnages, l'intrigue et l'ensemble de l'histoire sont sortis de mon imagination. »

I

Lundi 12 avril 2010, 23 h

La mort signifie-t-elle l'apaisement des démons qui assaillent l'esprit au soir de la vie ou sonne-t-elle l'heure du rendez-vous ultime avec eux ? Se demande André le Floc qui depuis la fenêtre de sa chambre, au deuxième étage de la résidence Brug-er-Lan à Touldren, commune voisine d'Arradon, aperçoit le golfe du Morbihan : en cet endroit, une vasière à marée basse située entre l'île d'Irus et la côte. Plus loin, il distingue la balise rouge nommée la Truie, et dans le lointain, la pointe du Trech à l'Île aux Moines. André s'est toujours interrogé sur la signification du nom donné à cette grosse balise ronde en béton qui marque le chenal entre Arradon, l'île d'Irus et l'Île aux Moines, sans obtenir de réponse satisfaisante. Arradon, il y était né, y avait passé son jeune âge. Juste après la guerre, à vingt-deux ans, il était parti à Paris trouver un emploi. Trente-cinq années plus tard, il y était revenu à la retraite avec Yolande, sa femme, une Parisienne qui ne s'était jamais acclimatée à la

Bretagne. Un cancer du foie l'avait emportée rapidement à soixante-deux ans, le laissant seul avec Zoé, le caniche. Il avait vécu dès lors, entre son jardin de Pramer et sa barque de pêche, Bon vent, une plate en bois poussée par un moteur hors-bord. L'hiver, il jouait aux cartes, avec quelques compagnons au café du bourg, l'été c'était plutôt la grosse boule bretonne en buis que l'on roule sur la terre battue des trois pistes aménagées derrière le café de Poulmarc'h. Les années étaient passées vite. Zoé était morte à son tour. Pas plus que sa femme, il ne l'avait remplacée. Sa fille Yvette venait chaque année avec son mari et ses trois enfants passer le mois d'août. Les trois mioches piaillaient, se battaient, mangeaient les fruits de son verger et piétinaient ses plates-bandes, son gendre fumait et buvait de la bière toute la journée, abandonnant ses mégots et ses canettes n'importe où dans la maison et même dans le jardin. Parce qu'il déteste les discordes, André avait subi en silence.

À quatre-vingt-deux ans, un soir de novembre, il avait fait un malaise chez lui pendant le repas, devant les informations télévisées. Il était devenu subitement paralysé du côté droit. Poivre d'Arvor n'avait pas réagi. André était resté sans pouvoir se lever de son fauteuil, ni même faire un geste, durant la nuit entière. Les heures s'étaient écoulées, lentement, dans la terreur de mourir. Le matin, vers dix heures, Gilbert Le Nouail, son voisin, était venu lui porter le journal *Ouest-France*, qu'ils se partageaient depuis que lui

aussi était devenu veuf. Gilbert avait aussitôt appelé le Samu. André avait fait un mois d'hôpital suivi de deux mois de convalescence, puis il était revenu quelque temps chez lui, mais ce n'était plus comme avant. Il peinait à vaquer à ses occupations quotidiennes et rapidement, il avait accepté de vendre sa maison et de s'installer dans un studio à la résidence pour séniors, avec services médicalisés.

Brug-er-Lan, un immeuble moderne de trois étages, construit face à la mer sur une lande transformée en parc objet de soins quotidiens, est une résidence pour personnes âgées aisées. Les pelouses, sillonnées de chemins de terre battue, sont colorées, çà et là, de massifs de rhododendrons, d'azalées, de roses, de pétunias et parfois, à l'ombre d'arbres encore jeunes, d'hortensias d'un bleu-ardoise et de fuchsias rouges, blancs et mauves.

À quatre-vingt-sept ans, André ne regrette pas sa vie d'avant. À Brug-er-Lan, il se sent chez lui. Le vieil homme connaît tous les pensionnaires, il y côtoie même quelques amis d'enfance, comme Paul Morio, son partenaire aux cartes.

Chaque jour, André joue à la belote ou au tarot et marche dans le parc. Il ne pêche plus. La mer, il la regarde maintenant lors de ses promenades dans le parc ou encore depuis la fenêtre de son studio. Parfois, il porte ses pas jusqu'à la plage, à l'occasion de courtes randonnées accompagnées et c'est très bien ainsi. Yvette et son mari ne sont pas venus depuis deux ans. Elle lui téléphone chaque semaine, la

communication ne dure jamais plus d'une minute. André n'en éprouve aucun chagrin, il ne possède même pas de photos de ses petits-enfants et de leurs parents sur les quelques meubles qu'il a conservés. Seul un cadre représentant Yolande tenant Zoé en laisse est posé sur la commode près du lit.

Ce soir André est satisfait d'avoir gagné un tournoi de belote en cinq manches. Avec Paul, ils en ont remporté quatre. Cependant, une sourde inquiétude l'habite depuis ce matin : pour la troisième fois il vient de trouver dans son courrier un petit colis : une boîte de carton entourée d'un papier blanc et nouée d'un ruban argenté, avec, à l'intérieur, le même objet, un minuscule coussin en mousse enveloppé d'une taie de soie blanche. La première fois, il n'a pas compris, a cru à une blague et a voulu en parler à Paul. Puis un éclair ! Il a remis l'objet dans sa poche et est resté silencieux. La peur l'a empêché de se confier.

La pendule, sur le mur face au lit, marque vingt-trois heures. André s'apprête à se coucher et ferme le radiateur électrique de la chambre. Même si les nuits d'avril restent froides, le vieil homme préfère dormir sans chauffage. Le volet roulant descend doucement, il bat un peu car le vent s'est levé dans la soirée et souffle fort maintenant. André s'allonge sous les draps, éteint la lampe et écoute durant plusieurs dizaines de minutes le vent forcer dans les branches encore nues des grands arbres du parc. Depuis qu'il reçoit les colis, il a du mal à s'endormir. Des souvenirs

lointains le tiennent éveillé, surtout ceux qu'il voudrait oublier.

Il s'efforce de respirer lentement et de penser à autre chose : c'est une radieuse journée de juillet, sa lourde barque de bois glisse docilement sur une eau calme en s'approchant doucement de la bouée en plastique rouge qui signale son trémail. L'air est agréablement chaud. André largue toujours son filet à cet endroit, près de la balise verte de l'île d'Holavre, au ras du courant. Il s'apprête à saisir le cordage blanc sous le flotteur, quand il est réveillé d'un coup. La porte d'entrée de son studio a grincé. Les battements de son cœur s'accélérent. Ce bruit n'est pas normal. Qui est-ce ? La porte est verrouillée. L'infirmière possède un passe, et d'ailleurs, que viendrait-elle faire à cette heure ? Il ne l'a pas sonnée. Il tourne la tête vers le radioréveil lumineux : une heure trente-sept. André est tétanisé. Des pas approchent, une ombre entre dans la chambre. Soudain la lumière lui fait cligner les yeux, un intrus se tient devant lui. Un bonnet de marin lui couvre le crâne. André a du mal à respirer et son cœur bat très fort dans la poitrine. « Qui est-ce ? » Effrayé, il fait un geste vers le bouton déclencheur du signal d'alarme. L'individu, d'un mouvement silencieux de félin lui saisit le bras.

— Non, André, tu n'appelleras personne.

La voix calme, grave, un peu lente, presque douce, tranche avec l'affolement du vieil homme et le terrorise encore plus. André ouvre la bouche pour crier. En un éclair, l'agresseur le bâillonne de sa main

droite et le paralyse de son bras gauche. Immobilisé comme dans un étau, André ne peut qu'agiter les jambes.

– Du calme, André, du calme. Tu n'as aucune chance de t'en tirer aujourd'hui, tes copains ne sont pas là. Tu vas mourir, ordure.

La voix prononce, avec tranquillité, des mots qui terrifient André et le font trembler. Les saccades indomptées de ses membres sont contraintes par la prise. Alors son organisme réagit d'une autre manière, son ventre se relâche et ses intestins se vident sous l'effet de l'épouvante. Une odeur fétide envahit la chambre

– André, ce soir-là, les femmes avaient su se tenir. L'agresseur desserre un peu l'étau de son bras gauche. Il enlève la main de la bouche d'André, qui aspirant une goulée d'air, s'apprête à crier très fort. Il n'en a pas le temps. D'un mouvement vif, l'assassin a saisi l'oreiller et l'applique maintenant avec force sur le visage du vieillard qui se débat sans espoir, passant en dehors de toute conscience d'une horrible sensation d'étouffement à un sas libérateur des démons qui depuis très longtemps peuplent ses songes.

II

Mardi 13 avril, 9 h

Colins Gray ne peut s'empêcher de sourire en entendant Cloé expliquer à Luce, la jeune femme de ménage, qu'elle doit retourner les tapis quand elle passe l'aspirateur.

– Vous passez l'aspirateur absolument partout, Luce ! Sinon la poussière va développer des armées d'acariens.

– Chérie, c'est une très vieille maison et même si nous y passions l'aspirateur toute la journée, nous n'en ferons jamais un lieu aseptisé et c'est d'ailleurs ce qui fait son charme.

– Oui, mais cela n'empêche pas d'essayer de réduire les risques de contamination.

– Si tu veux, mais le risque est minime, tu sais. Depuis la nuit des temps, l'homme vit avec les microbes, il a toujours su les tenir en respect.

– Non, tu dis n'importe quoi, Colins, la peste et les dysenteries ont longtemps fait des ravages et cela continue. Regarde le tiers-monde, il en crève.

Colins se lève du fauteuil dans lequel il lisait la presse et prenant Cloé par le bras, l'entraîne dehors laissant Luce à son aspirateur. C'est alors que sonne son téléphone portable.

– Oui, Jocelyne, comment allez-vous ?

– ...

– Non... !

Colins s'éloigne un peu de Cloé, le téléphone rive à son oreille.

– Qui l'a retrouvé ? Vous êtes sûre ?

– ...

– Avez-vous prévenu la police ? La gendarmerie ! J'arrive tout de suite.

La communication coupée il revient vers Cloé.

– Nous ne déjeunerons pas à Vannes ensemble comme prévu, je suis attendu à Brug-er-Lan.

– Les obligations du président ! Okay, chéri. Je vais faire quelques boutiques en centre-ville. Retrouvons-nous sur le port.

– Je t'appelle dès que je quitte la résidence.

Cloé, la peau claire piquée de taches de rousseur, new-yorkaise jusqu'à la racine de ses cheveux bouclés naturellement auburn, s'est bien acclimatée à la vie française et aux paysages côtiers du Morbihan. L'aisance matérielle dont ils jouissent permet à Cloé et Colins des escapades fréquentes chez l'oncle Sam. Colins a rencontré Cloé il y a plus de cinquante ans, quand il n'était encore qu'une petite frappe sortie du Bronx. Un juge pour enfant lui avait alors donné une dernière chance avant le pénitencier : faire ses

preuves par le travail. Il l'avait adressé à Galiano Lipostolo, un garagiste de l'East Side. Rapidement, le courant était passé entre le patron et le jeune garçon. Lipostolo ne lui avait pas fait de cadeau et il rendait compte chaque semaine à son agent de probation, nommé par le tribunal. Colins avait tout de suite eu confiance et n'avait pas fait d'entourloupe. Il avait travaillé, écouté et surtout appris le métier, la mécanique, mais aussi le rapport à la clientèle, lui, le sauvageon qui voyait un ennemi en tout adulte. Plus tard, il s'était même vu confié la gestion du garage quand Lipostolo avait acheté un autre établissement. Entre-temps, il y avait eu sa rencontre avec Cloé, ils avaient dix-huit ans tous les deux et Colins était devenu le gendre de son patron. Lipostolo Drive avait essaimé sur la côte Est au fil des années. Cloé et Colins avaient eu deux enfants, qui maintenant géraient la firme désormais baptisée Lipostolo and Gray Drive.

Depuis un an, le couple s'est installé en France, sur la terre qui avait vu naître le père de Cloé et a acheté une grande villa entourée d'un parc au bord du golfe du Morbihan.

La maison avait été construite par un industriel en 1924, année de naissance de Galiano. Colins et Cloé y ont vu un signe et à la première visite ont décidé de l'acquérir. Ils l'ont alors baptisée du prénom du père de Cloé, dont ils ont fait graver les sept lettres au fronton.

Colins Gray a pris des parts dans plusieurs entreprises du secteur, dont la résidence pour seniors,

Brug-er-Lan. Il en est devenu le président six mois auparavant. Dans la région, il est considéré comme un bienfaiteur et aucun notable ne manque de l'inviter aux mondanités locales, inaugurations, cocktails et autres commémorations. Il n'éprouve pas de fierté face à cette reconnaissance, il aime le contact humain et il est flatté de se sentir utile.

Colins sort de la villa Galiano, embrasse Cloé qui cueille maintenant quelques roses précoces au long du vieux mur de clôture ; il a revêtu un blouson de cuir aviateur. Dans le garage ouvert, le moteur de l'Aston Martin bleue vrombit avec un son rauque. L'auto roule doucement sur le gravier de l'allée, tourne à gauche à la grille et disparaît en direction de Touldren.

*

Il est plus de neuf heures quand Émile Lacontelli franchit la porte de la gendarmerie. Il a peu dormi. Avec Frédéric, la veille, il a assisté à Nantes, à un concert de Joan Baez riche de nostalgie et d'humanité puis ils sont allés dîner à "*La cigale*" dans le centre-ville. La route du retour a été difficile. Ils se sont relayés au volant et ont dû s'arrêter plusieurs fois. Le vent qui soufflait fort cette nuit s'engouffrait dans la voiture chaque fois qu'ils descendaient les vitres pour respirer un air vivifiant qui les a finalement tenus éveillés jusqu'à Auray.

Au passage, Joëlle Le Tanter lui adresse un signe :

– Émile, j'ai reçu un appel de la résidence Brug-er-Lan à Touldren. Je l'ai transmis à Patrice Messalier. Je crois que c'est important, la femme au bout du fil semblait dans tous ses états.

La curiosité chronique de Joëlle Le Tanter l'énerve et ce matin, un rien le fait sortir de ses gonds.

– Tu aurais pu transférer l'appel sur mon mobile.

Messalier est au téléphone, voyant son chef s'impatienter il écoute l'entretien.

– Émile, je t'attendais. Un homme est mort à résidence pour seniors de Brug-er-Lan, sans doute un meurtre.

– Un meurtre ! Qu'est-ce qui te le fait penser ?

– Un type étouffé avec son oreiller. Je ne vois pas comment il aurait pu le faire seul, à moins d'une forte propension au suicide.

Lacontelli agacé par l'autorité calme de son collaborateur espérait une journée tranquille, ça commence bien !

– Effectivement ça paraît difficile. Carine est arrivée ?

– Je l'ai croisée tout à l'heure.

– Dis-lui que nous y allons tous les deux et fais-moi signe quand nous partons, ajoute-t-il résigné.

Dans la voiture, sur la route entre Auray et Touldren, Messalier complète l'information pour Lacontelli. Il parle de l'état de stress ressenti à travers les propos de la responsable et décrit les circonstances dans lesquelles le mort a été découvert à sept heures trente, ce matin.

– Selon la directrice, c’était un homme apprécié de tout le monde. On ne lui connaissait pas d’ennemi, il ne se disputait jamais et était plutôt du genre à rendre service. Elle est totalement consternée et n’a pas la moindre idée de qui aurait pu commettre un tel acte.

– Un autre résident, un dément ?

– Tout est possible.

Ils sont maintenant à l’entrée du parc. Un panneau incite à rouler au pas. Lacontelli stoppe la voiture juste devant l’accueil. Quand ils entrent, trois personnes sont en pleine conversation : une grande femme, la cinquantaine, en tailleur bleu pétrole et chemisier blanc, un homme plus âgé, cheveux gris, grand, l’allure volontaire, luxueusement vêtu d’un blouson de cuir et un autre plus petit, en costume sombre, âgé d’une quarantaine d’années. La femme, quitte le groupe pour venir vers Lacontelli et Messalier.

– Je suis Jocelyne Le Grévellec, la directrice de cet établissement.

– Émile Lacontelli, capitaine de gendarmerie, Patrice Messalier, mon adjoint.

– Bien, capitaine, puis se tournant vers les hommes derrière elle ; monsieur Gray, le président du conseil d’administration de notre maison et monsieur Coustates, maire de la commune.

Elle fait entrer tout le monde dans son bureau, et détaille longuement les faits aux quatre hommes.

– D’après vous, Madame la directrice, comment l’agresseur est-il parvenu à entrer dans la chambre de monsieur Le Floc ?

– Il a peut-être échappé à l’attention des personnes qui étaient en service, répond-elle, à la fois gênée et visiblement peu sûre de son argumentation.

– Combien y avait-il de personnes en service dans l’établissement ?

– Cette nuit, deux ; un infirmier et une aide-soignante. Deux autres personnes dorment dans la maison et peuvent intervenir en cas de nécessité. Moi-même, je suis joignable en permanence, ajoute-t-elle, en jetant un regard vers le président Gray.

– Où se tiennent ces deux personnes durant la nuit ?

– Dans une pièce, au rez-de-chaussée, où convergent toutes les alarmes. Une ronde a lieu en début de nuit, vers vingt-deux heures et une autre à cinq heures du matin.

– À quoi servent-elles ?

– À vérifier que les portes sont bien fermées, que les lumières sont éteintes et que personne ne se signale par des cris, au cas où un résident en danger ne pourrait atteindre l’alarme. C’est déjà arrivé.

– Cette nuit, vos deux employés n’ont rien signalé d’anormal ?

– Non, il n’y a aucune annotation au cahier d’incident.

– Je souhaite leur parler dès que possible.

– Actuellement, ils ne sont pas là. Ils terminent leur service à six heures trente et vraisemblablement dorment. Ils ignorent ce qui s’est passé, puisque la mort de monsieur Le Floc n’a été découverte qu’à huit heures quarante-cinq par une des infirmières de jour qui fait le tour des chambres, comme tous les matins.

– Je souhaite également lui poser quelques questions et je verrai les personnes de la nuit cet après-midi. Dites-leur de venir à la gendarmerie, vers quinze heures. Voulez-vous montrer la chambre de monsieur Le Floc et les accès pour s’y rendre, ainsi que le bureau du personnel ?

La directrice les entraîne vers le bureau réservé au personnel soignant. Elle leur montre le tableau des alarmes où se déclenchent les signaux sonores et lumineux quand un résident appelle, puis ils se rendent à l’étage par un large escalier en bois. Le studio d’André Le Floc se situe en bout de couloir, c’est l’avant-dernier sur la gauche avant la sortie de secours, une épaisse porte en acier ne s’ouvrant que de l’intérieur et donnant sur un escalier métallique en colimaçon. Le mort est toujours dans le petit appartement, il repose sur le lit, en pyjama.

– Nous n’avons touché à rien, selon vos instructions, capitaine, en dehors de la toilette du corps. L’infirmière l’a trouvé la tête recouverte de son oreiller, précise-t-elle en montrant le coussin à côté du mort. C’est terrible, ajoute-t-elle. Est-il possible qu’il ait été étouffé dans son sommeil ?

– Le médecin légiste ne va pas tarder, avec une équipe et une ambulance, ils l’emporteront à la morgue pour une analyse.

– Habituellement, nous gardons les morts ici, c’est mieux pour les familles et les résidents.

Lacontelli ne répond pas, il interroge Messalier du regard.

– Demandez au médecin légiste s’il est possible de vous restituer le corps quand il aura terminé son travail, propose Messalier.

Quelques minutes plus tard, les deux gendarmes écoutent Françoise Châtelain, l’infirmière du matin qui a découvert le mort :

– J’ai cru qu’il dormait, mais j’ai été étonnée qu’il soit hors des draps et des couvertures. Quand j’ai soulevé l’oreiller, j’ai tout de suite vu qu’il était mort. Et puis l’odeur, ajoute-t-elle en baissant le regard.

– L’odeur ? s’étonne Lacontelli.

– Il s’est vidé, vous me comprenez...

– La porte était-elle fermée ? demande Messalier.

– Non, mais j’ai été surprise qu’elle soit ouverte.

Certains résidents, dont monsieur Le Floc, ferment toujours leur porte à clé.

– Avez-vous noté, en entrant dans ce studio ce matin, des détails vous paraissant anormaux ?

Elle réfléchit un instant.

– À part la porte, je ne vois pas...

– La lumière...

– Elle était éteinte. La radio fonctionnait, c'est normal, il l'avait programmée pour sept heures tous les matins.

– Merci, Madame, rien d'autre ?

– Ah, si ! Attendez, il y avait ceci sur son chevet, dit-elle en tendant à Lacontelli, un minuscule oreiller de soie blanche.

*

Les deux bottes à l'eau, Margueritte Lascran, dite Guitte, tire ferme sur l'amarre de sa plate "Bigorneau". À quatre-vingt-cinq ans, la peau tannée par le soleil, encore robuste, elle continue à pêcher le coquillage. Presque chaque jour, elle se rend sur son lieu de pêche, la vasière d'une île, à la force de ses vieux bras tirant fermement les deux longs avirons de bois. Elle a toujours refusé d'installer un moteur sur sa barque, même quand la mairie, à l'occasion de ses quatre-vingts ans avait proposé une souscription pour le lui offrir : « C'est bien trop compliqué et ça ne marche jamais très bien ! »

"Bigorneau" glisse lentement jusqu'à ses pieds, elle attrape le grappin, le pose lourdement sur le plat-bord avant, lance ses trois paniers et sa petite pioche dans le fond de la barque et passe, encore lestement pour son âge, la jambe droite par-dessus le flanc du bateau, puis la gauche tout en prenant garde de ne pas glisser sur le goémon humide. Elle saisit un des avirons de bois dont elle se sert de levier pour atteindre une eau

plus profonde. Une fois l'embarcation bien à flot, elle s'assoit sur le banc du milieu, fixe une à une les deux rames dans les dames de nage, les lance en arrière puis les ramène après les avoir plongées dans l'eau, aujourd'hui d'un vert opaque. La lourde barque en bois avance maintenant à bonne allure, elle est bientôt dans le courant, au jusant, face à la maison rose et Margueritte sera sur son lieu de pêche dans moins d'une demi-heure.

Trois heures plus tard, elle est de retour à Barrarac'h, les deux paniers remplis de grosses palourdes noires et luisantes. « Au moins six kilos », pense-t-elle. Cette pêche est un bon complément à sa maigre retraite d'ouvrière. Toute sa vie, Guitte a trimé dur, comme serveuse de restaurant d'abord, puis les dix dernières années, à la confection, à l'usine du Prat, la zone industrielle de Vannes où elle se rendait chaque matin à vélo depuis son habitation au lieu-dit l'Angle en Séné. Tout cela pour se retrouver au chômage à cinquante-quatre ans. Elle n'avait jamais retrouvé d'emploi, seulement quelques extras au bar-restaurant du bourg. Heureusement, il y a les coquillages qu'elle revend à un poissonnier vannetais.

Guitte ne s'est jamais mariée et n'a pas d'enfant. Elle possède une petite maison de pêcheur que lui ont léguée ses parents. Sa sœur Irène qui était partie très tôt travailler à Paris comme domestique chez des bourgeois, avait épousé un ouvrier de chez "Simca", elle avait eu trois enfants, était morte, renversée par un autobus il y a plus de trente ans. Son mari l'avait

suivie deux années plus tard, emporté par une crise cardiaque. Les trois enfants d'Irène, deux garçons et une fille vivent en région parisienne et viennent régulièrement passer les vacances chez Guitte. Ils constituent sa seule famille. Les coquillages sont le plus souvent transformés en cadeaux aux enfants de ses neveux et de sa nièce ; une famille bien grande maintenant, dont les photos ornent le buffet de la cuisine.

« Qu'est-ce qu'il fabrique ici, celui-là ? », laisse-t-elle échapper entre ses lèvres, alors que "Bigorneau" touche le sable. Elle a reconnu l'homme debout sur le chemin de douanier, derrière la petite plage de Barrarac'h. Marcel le Galic ! Cela fait au moins vingt ans qu'elle ne l'a pas vu, depuis qu'il avait vendu ses trois bateaux et quitté Séné pour prendre sa retraite de patron pêcheur à Arradon, dans la maison qu'il avait fait construire sur l'un des terrains de son beau-père.

Elle l'avait bien connu Marcel alors qu'ils étaient très jeunes et qu'il n'était pas encore riche et arrogant. Bien avant qu'il n'épouse la fille de son patron de pêche et le devienne à son tour, Guitte et Marcel avaient été fiancés. Ils devaient se marier en septembre 1944. Dans les premiers jours d'août, Marcel s'était découvert une âme de libérateur. Lui, qui n'avait jamais exprimé le moindre sentiment belliqueux envers les occupants allemands, allant même jusqu'à leur livrer du poisson, s'était transformé en quelques jours, avec ses copains Simon

Riguidel, André le Floc, Bernard Pourchasse, et Paul Morio, en partisan des plus implacables. Cela avait amusé Guitte, au début, puis quand la bande, armée de mitraillettes anglaises, avait entamé une chasse aux "collabos", comme ils disaient, elle n'avait plus du tout trouvé cela drôle. Le six août 1944, elle se souvenait parfaitement de ce rendez-vous avec Marcel, il était venu la chercher chez ses parents, la maison qu'habite Guitte aujourd'hui, pour l'emmener danser. Marcel était passablement éméché, dix-huit heures venaient de sonner au clocher du bourg, le temps était lourd, elle suait sous la robe bleue qu'elle avait préparée pour la circonstance. Il avait fait tomber son vélo et comme il peinait à le ramasser, elle l'avait aidé. Sa mère était à l'intérieur avec sa sœur Irène. L'embrassant et la prenant par la taille devant la porte ouverte de la petite maison, il avait dit dans un éclat de rire :

- On les a tondues.
- Qui ? Qui avez-vous tondu ? avait demandé Guitte, contrariée.
- Les salopes qui ont fricoté avec les frigolins.
- Qui ça ?
- Cinq bonnes femmes, de vraies garces. Ah, elles ne rigolaient plus quand on leur a peint des croix gammées sur le front.
- Tu as fait ça ?
- Faut-bien défendre son honneur.
- Quel honneur ? Tu n'as pas honte ?

– Ce sont des putains, vendues aux boches. Faut venger la France.

– Fous le camp, salaud !

– Mais...

Elle l'avait repoussé, il avait tenté maladroitement de l'enlacer à nouveau. Sans préméditer son geste elle lui avait balancé une gifle de toutes ses forces, il avait titubé, manqué de tomber, s'était rattrapé au bord de la fenêtre, la regardant ébahi.

– Margueritte...

Sa mère et sa sœur étaient sorties sur le pas de la porte.

– C'est fini, je ne veux plus te voir.

– Tu ne peux pas dire cela, nous allons nous marier dans un mois.

– Jamais, tu m'entends, jamais je ne me marierai avec une ordure. Fous le camp...

Elle avait saisi le vélo de Marcel appuyé contre le mur et le lui avait lancé.

– Tu es folle. Je reviendrai voir ton père ce soir.

– Ce n'est pas la peine, jamais je ne dirai oui à la mairie, pas plus qu'à l'église.

Il était reparti en marchant près de son vélo. Dix jours plus tard, le seize août, deux autres femmes avaient été tondues et persécutées par la bande de Marcel. Un prêtre était venu demander de l'aide à Guitte pour tenter de raisonner son ancien fiancé, en vain.

« Que lui voulait-il aujourd'hui ? » pense-t-elle. Cela fait soixante-six ans qu'ils ne se sont pas adressé

la parole. Leur rupture avait été comprise par peu de gens, mis à part sa sœur et ses parents. Chaque fois que l'occasion leur avait été donnée de se rencontrer, ils s'étaient ignorés. Pas un jour, elle n'a regretté d'avoir rompu ses fiançailles.

Jamais, depuis, Guitte n'a prononcé le nom de Marcel Le Galic, pas plus qu'elle ne l'a évoqué, ni en bien, ni en mal. Pour elle, il n'existe plus.

Elle pousse "Bigorneau" vers le large et fixe le bout qui sert à ramener l'embarcation au bord, à un anneau scellé dans le muret qui soutient le chemin de douanier.

– Margueritte, cesse de faire semblant de ne pas me voir, nous avons à parler

– ...

– Margueritte, tu m'entends ?

Elle remonte ses trois paniers pleins de palourdes jusqu'au chemin et se dirige vers un arbre où elle a dissimulé une vieille brouette qui lui sert à transporter sa pêche et son matériel jusqu'à sa maison. Elle charge la brouette puis se met en route tranquillement, sans un regard pour le vieil homme qui l'interpelle.

– Margueritte, c'est toi qui m'as envoyé cela, je le sais.

Marcel a sorti de sa poche une petite boîte en carton dont il extrait un morceau d'étoffe blanc, épais, en forme de boule. S'éloignant du vieil homme qui se met à la suivre, Guitte avance de son pas tranquille.

– Je ne me laisserai pas faire, tu as compris ?

La vieille femme est maintenant sur la route, elle pousse sans trop de peine la brouette qui grince à chaque tour de roue.

– J’ai défendu mes compagnons, ajoute-t-il d’un ton moins menaçant.

Tranquillement elle avance sur le bitume, accompagnée du couinement de la roue de sa brouette.

– Je n’étais pas seul, insiste-t-il.

Un homme derrière la clôture de son jardin regarde la scène, étonné. Une jeune femme arrive au volant de sa voiture et ralentit croyant être témoin d’un incident. Marcel prend enfin conscience du ridicule de la situation et redescend vers le parking du débarcadère où est garée sa voiture.